PAUL ET VIRGINIE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par MM. FAVIERES & KREUTZER,

Représentée par les Comédiens Italiens, le 15 Janvier 1791.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

A AVIGNON,

JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier.

1791.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PAUL.	*M. Michu.*
M. DE LA BOURDONNAIS.	*M. Grangé.*
LE PASTEUR de l'Isle.	*M. Saulié*
DOMINGUE, noir.	*M. Trial.*
DORVAL, colon.	*M. Ceillier.*
ZABI, negre de Dorval.	*M. Elvion.*
UN OFFICIER de port.	*M. Favart.*
UN MATELOT.	*M. Dufrenoy.*
JOSEPH, enfant créole.	*Mlle. Masse.*
VIRGINIE.	*Mad. St.-Aubin.*
Mad. DE LA TOUR.	*Mad. Desforges.*
MARGUERITE.	*Mad. Lescot.*
NEGRES.	

La Scène se passe dans l'Isle-de-France.

PAUL ET VIRGINIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une partie sauvage de l'Isle-de-France & les bords d'un large ruisseau qui traverse le chemin: ce ruisseau dont les eaux paroissent fort basses au commencement de l'Acte, est semé de pointes de rochers qui débordent toujours au-dessus de l'eau; ils doivent être assez rapprochés les uns des autres pour qu'un homme puisse traverser à sec en enjambant d'un rocher à l'autre. Le site doit offrir une perspective sauvage, imposante & pittoresque, plusieurs Bannaniers sont éparts çà & là; un Dattier couvert de fruit est au milieu du Théatre.

A la fin de l'ouverture on doit entendre le bruit de la pluie. Au moment où la toile se leve, Paul & Virginie paroissent sous le Dattier; ils sont couverts l'un & l'autre du jupon de Virginie sur leur tête.

SCENE PREMIERE.

PAUL ET VIRGINIE.

PAUL.

APPUYE-TOI bien contre moi, ne crains rien.

VIRGINIE.

Ah! mon frere!

PAUL, *sortant la tête de dessous le jupon.*

Bah! le nuage est passé, il ne pleut plus.

VIRGINIE.

Toujours des orages!

PAUL.

Nous sommes dans la saison; mais c'est le dernier.

VIRGINIE.

Crois-tu ?

PAUL, *quittant l'arbre.*

Attends, je vais voir, tu sais que je me connois au temps..... (*Il regarde l'horizon.*) Viens, viens.

VIRGINIE.

Et ce que je vois en l'air?

PAUL.

C'est l'arc-en-ciel : tiens, quand on voit ça, le pasteur m'a dit qu'il n'y avoit plus rien à craindre... A présent que nous sommes plus tranquilles, chante-moi la petite chansonnette que notre noir *Domingue* t'a apprise, ça te délassera de ta fatigue.

VIRGINIE.

Volontiers.

CHANSON.

Ma Zoé, si quitter Caze,
Adieu tout bonheur à moi :
Ami, rester en extase,
Rien seul qu'à penser à toi ;
Le jour pour moi sans lumiere,
Le bouquet n'a plus d'odeur,
La nuit sommeil fuir paupiere,
Causer moi qu'avec mon cœur.

Quand toi revenir de ville,
Chanter ainsi qu'un oiseau,
Cœur alors bien plus tranquille,
Œil plus ne se fondre en eau ;
Prends doux baiser sous l'ombrage :
Toi me dis, ivre d'amour,
Que jour plus beau du voyage,
Ah ! c'est le jour du retour.

PAUL.

Elle est jolie, ta chanson, mais plus jolie encore quand tu la chantes.

VIRGINIE.

Ha ça, sais-tu bien le chemin pour nous en retourner? nous sommes venus ici toujours causant ensemble, & nous nous sommes bien avancés dans ce vallon ; je meurs de faim, & si la nuit nous prenoit....

PAUL.

La nuit, mais tu n'y penses pas ; le soleil est d'aplomb sur nos têtes, les arbres donnent à peine de l'ombre sur leurs pieds ; quand elle s'étendra, nous partirons : voilà encore quelques provisions, qui sont courtes à la vérité, mais nous ne sommes pas si loin de chez-nous que tu crois. (*Il pose le panier à terre.*) Attends, que je m'oriente. (*Il regarde en l'air.*) Quand nous sommes partis les nuages alloient comme ça, nous allions à rebours ; à présent nous n'avons qu'à les suivre, & nous nous trouverons à notre habitation ; ce n'est pas plus fin que ça.

VIRGINIE.

Nos meres sont inquiettes ; elles sont si bonnes, car j'aime la tienne comme la mienne.

PAUL.

Et moi donc, madame Delatour ne m'appelle-t-elle pas son fils ? ne le serai-je pas véritablement un jour ? car enfin, nous nous marierons, faut l'espérer, il viendra un temps où quand je voudrai embrasser ma sœur, qui sera pour lors ma femme, elle ne se mettra plus à fuir, pour ne pas me donner un baiser (*se rapprochant d'elle*) que coûte si peu !

VIRGINIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Paul, Paul, ne me parle pas de ça, causons plutôt de nos meres, du chagrin qu'elles ont d'être éloignées de leur patrie : n'as-tu pas remarqué que la mienne est bien plus triste encore, depuis qu'elle a reçu cette lettre de France ? Ah ! si je savois lire, ou toi, & que nous puissions accrocher cette feuille-là quelque jour ! ...

PAUL.

Nous ferions mal, Virginie, nous volerions un secret. Je les dédommage cependant le mieux que je puis, d'être loin des lieux qui les ont vu naître : premier régisseur de notre habitation, j'ai arrangé notre case comme on dit que sont celles de France ; j'ai nommé un coin de notre enclos, la *Bretagne* ; l'autre, la *Normandie*. Ce sont les deux provinces que nos meres habitoient ; ce qui regarde le ménage est de ton ressort ; moi, je bêche la terre avec notre bon negre *Domingue* ; je soigne le jardin qui est charmant, nos cannes de sucre, ces deux palmiers que *Domingue* a plantés le jour de notre naissance, & qui s'éleveront ensemble. Chez nous l'amitié filiale est née de l'amitié maternelle ; nous nous chérissons l'un & l'autre, nous l'avouons devant nos meres, & le plaisir qu'elles ont à nous entendre, égale celui que nous avons à nous le dire.

VIRGINIE.

Mon petit frere !... (*avec un cri.*) ah ! vois-tu ce noir qui vient à nous ? ah ! j'ai peur.

PAUL, *se mettant au-devant d'elle.*

Avec moi ? fi donc !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ZABI, *se traînant le long des arbres.*

VIRGINIE.

DANS quel état il est, mon ami !

PAUL.

Comme il se traîne le long des arbres!... Oh! je vais lui donner le bras.

VIRGINIE, *voulant l'arrêter.*

S'il te fait mal?

PAUL.

Ne verra-t-il pas bien que je veux le soulager?... Venez, bon ami...

ZABI.

Grand merci; avez bons cœurs, & vous êtes blancs.... Ah! je suis bien à plaindre!

PAUL.

Asseyez-vous, & prenez confiance en nous... Je m'appelle Paul; elle, Virginie.

ZABI.

Oh! connois vous autres, bonnes gens, aimés dans toute l'île, logés près d'ici.

PAUL, *à Virginie.*

Vois-tu que nous ne sommes pas bien loin de chez nous!... Contez-nous votre aventure.. Ses pauvres pieds sont tout en sang .... Ah! mon Dieu!

(ZABI *s'assied sur un banc de gazon, à côté de Virginie qui lui essuie le front avec son mouchoir. Paul cueille des feuilles d'arbres, avec lesquelles il enveloppe les pieds du negre.*)

TRIO.

PAUL.

Apprenez-nous votre peine,
Bon noir, ouvrez votre cœur;
Voilà ma sœur, elle est humaine,
Nous calmerons votre douleur.

ZABI.

Gentille personne
Saura mes malheurs,
Et son ame bonne
Calmera mes pleurs.

PAUL & VIRGINIE.

Sachons vos malheurs.

ZABI.

Un maître sévere
Me fait maux bien grands:
Dans terre étrangere
Vais passer vieux ans,
Vend à nouveau maître,
Qui loin va partir.
Lieux qui m'ont vu naître,
Il faut donc vous fuir!

Mourrai moi, j'espere,
Sous bien peu de temps,
Car dans ma chaumiere
A moi garde enfans.

ENSEMBLE.

ZABI.
Oui, mourrai, j'espere:
Après maux si grands,
Si quitte chaumiere
Sans petits enfans.
Ah! pauvre pere!

PAUL & VIRGINIE.
Que je plains un perê,
Après tels malheurs!
Sa triste carriere
Finit dans les pleurs.
Ah! pauvre pere!

PAUL.

Infortuné! venez avec nous dans notre habitation, vous aiderez *Domingue*, nous vous nourrirons de nos récoltes; &, comme elles seront abondantes cette année, de ce que nous vendrons, j'acheterai vos deux enfans.

ZABI.

Oh! bons petits, veux de tout mon cœur.... Ah!

PAUL.

Vous souffrez beaucoup?

ZABI.

Depuis deux jours je marche la nuit dans les montagnes, le jour dans les bois, demi-mort de faim, poursuivi par les chasseurs; je fuis le maître qui a vendu moi à un Français qui part demain pour pays à lui; je voulois me noyer, mais voyant qu'il y a bons blancs dans notre île, il ne faut pas mourir.

VIRGINIE.

Rassurez-vous, bon noir.

COUPLET.

PAUL.

Fatigué de si longue route,
Ayant gravi sur les rochers,
La faim vous tourmente sans doute!
(*à Virginie.*)
Offre lui les fruits de nos vergers:
Enseigne à ton ame bonne
A soulager, c'est la servir:
Tu sais trop que la main qui donne,
Pour le cœur achete un plaisir.

ZABI.

Oh! fruits à vous comme ils sont doux?
Fraîcheur & goût me rend la vie:
Allois bientôt mourir sans vous.
(*à Paul.*) Merci, blanc. (*à Virginie.*) Merci, toi jolie.

PAUL & VIRGINIE.

Oh ! nous éprouvons aujourd'hui,
Bon noir, en vous offrant du nôtre,
Que le plus heureux est celui
Qui peut donner ses fruits à l'autre.

PAUL.

Et vous viendrez chez nous ce soir... Si vous êtes fatigué, pourtant.... Hé bien, je vais faire une petite cabane avec des branches, que je couvrirai de feuilles; vous allez voir. (*bas à Virginie.*) Virginie, pendant que je vais m'en occuper, fais-le boire, entends-tu? (*Il va chercher des branches d'arbres, qu'il place au tour du banc de Zabi.*)

VIRGINIE.

Vous avez soif?

ZABI.

Oh! beaucoup.

VIRGINIE.

J'ai vu près d'ici une source.... Attendez-moi. (*Elle sort.*)

PAUL, *regardant son ouvrage.*

ça va comme un charme !

ZABI, *resté seul.*

Même âge! eux soigner Zabi comme leur pere; moi pleurer voyant leur jeunesse, crois voir à moi petits enfans.... Pauvre Zabi!

VIRGINIE, *revient apportant de l'eau dans ses main.*

Buvez. (*approchant ses mains de la bouche de Zabi.*) Si cela ne vous désaltere pas assez, je ferai un second voyage.

ZABI, *buvant dans les mains de Virginie.*

Que ça fait de bien! Oh! je suis perdu... voici maître à moi.

VIRGINIE.

Qu'il a l'air méchant! Paul, Paul, viens à moi; oh! cache-toi derriere nous. (*Poussant Zabi derriere elle.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, *en costume de Colon, un bâton à la main*, NEGRES, VALETS.

DORVAL, *à ses Negres.*

LE voici, saisissez-le, & qu'on l'enchaîne.

PAUL.

Ah! Monsieur!

DORVAL.

Obéissez.

PAUL, *d'un ton plus ferme.*

Non.

DORVAL, *avec un ton menaçant, à ses Negres.*

Je vous l'ordonne.

VIRGINIE, *arrêtant Paul qu'elle voit prêt à s'emporter.*

Mon frere... Monsieur !

PAUL, *à Virginie.*

Un malheureux accablé de fatigue, & qu'il arrache à ses enfans !

DORVAL.

Jeune imprudent, de quel droit viens-tu t'opposer à ma volonté ?

PAUL.

Du droit que tout homme a de défendre son semblable.

DORVAL.

Sais-tu que cet esclave m'appartient, que je l'ai vendu, & que je dois le livrer au gouverneur qui l'a acheté ?

VIRGINIE, *vivement.*

Le gouverneur.... celui qui reçut si durement ma mere lorsqu'elle fut implorer sa protection ; ah ! pauvre noir ; que je te plains de lui appartenir !

DORVAL, *avec feu.*

A Monsieur *de la Bourdonnois* ; je vois bien, jeunes gens, que vous ne le connoissez pas : n'importe, je ne suis pas ici pour le défendre, j'y viens pour mes intérêts, pour satisfaire à l'engagement que j'ai pris avec un galant homme, le pere, le dieu de notre île, & pour faire punir ce déserteur comme il le mérite : negres, qu'on s'en empare.

PAUL & VIRGINIE.

Ah ! Monsieur, de grace pardonnez-lui...

DORVAL, *durement.*

Non, s'enfuir !.. quitter !..

PAUL.

C'est notre faute ; il alloit retourner à votre habitation ; c'est nous, Paul & Virginie, qui l'avons retenu.

DORVAL, *à part.*

Paul, Virginie....

VIRGINIE, *à part, seule.*

Tu dis que nous l'avons retenu... Tu ments, mon frere.

PAUL, *bas à Virginie.*

Oui, mais je le sauve.

DORVAL, *à part, les ayant considérés.*

Plus je les examine... Oui, ce sont là ces charmans créoles

ZABI, *se jettant aux genoux de Dorval.*

Maître, pardon; si toi m'avois vendu avec mes enfans, aurois à toi obéi; mais quitter seul, les laisser!......

DORVAL, *à part.*

Paix: (*regardant Virginie.*) qu'elle est intéressante!..

VIRGINIE.

Vous voyez qu'il pleure, il est bien fâché; allons, laissez-vous fléchir... Quand nous retournerons tous les deux chez nos meres, qu'une bonne raison, une aventure heureuse, puisse excuser notre absence.

DORVAL.

Virginie, oh! vous avez bien de l'éloquence!.. Releve-toi... Je lui pardonne. (*aux Negres.*) Qu'on ne lui fasse rien.

ZABI.

Merci, bon Maître.

DORVAL.

Remercie bien ces jolis enfans, leurs prieres m'ont attendri; je sens qu'il est difficile de résister à celles de l'innocence; retourne promptement à la case. M. *de la Bourdonnais*, ton nouveau maître, doit partir ce soir au coucher du soleil: quant à tes enfants, sois sans inquiétude, tu les reverras un jour.

VIRGINIE, *bas au negre*

Nous les acheterons.

DORVAL.

Notre brave gouverneur ne retourne en France que pour y recevoir les récompenses qu'il mérite: nos habitations ont trop besoin de leur pere pour qu'il ne hâte pas son retour. Adieu, aimables enfans, on vous aime dans l'île, & je vois qu'on a bien raison... (*Il sort.*)

PAUL, *prenant la tête du negre & l'embrassant.*

Adieu, bon noir, souviens-toi de Virginie.

VIRGINIE.

Et de Paul.

ZABI.

Oh! oui, long-temps, toujours; adieu. (*Il sort avec les negres.*)

SCENE IV.

PAUL, VIRGINIE.

VIRGINIE.

HE bien, Paul, n'ai-je pas bien parlé à ce Monsieur?

PAUL.

Oh! ce sont tes yeux qui ont tout fait: comme il te regardoit! Ha ça, nous voilà satisfaits, nous pouvons penser à nous, à présent.

VIRGINIE.

Il faut partir ; je ne sais comment je pourrois marcher.

PAUL.

Il faut manger, d'abord.

VIRGINIE.

Tu as raison, car la faim m'est revenue : as-tu quelque chose ?

PAUL.

Et le panier donc ?

VIRGINIE.

Est-ce sur lui que tu comptes ? il n'y a plus rien, tu m'as dis de lui donner tout.

PAUL.

C'est vrai ; nous voilà bien avancés avec notre générosité ; mais il ne faut pas nous en affliger, elle nous a procuré un trop grand plaisir.. Comment faire ? ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a seulement pas un tamarin, pas un citronier, pour se rafraîchir. Eh ! tiens, voici un dattier... Oh, ma sœur !...

VIRGINIE, *voulant y atteindre.*

Les branches sont bien hautes.

PAUL.

J'y vais monter.

VIRGINIE.

Prends bien garde de te casser le cou.

PAUL.

Est-ce que je tombe donc ? quand il y a des vaisseaux en rade de l'autre côté de notre habitation, est-ce que je ne grimpe pas au haut des mâts ?

VIRGINIE.

Je n'en vois rien, heureusement.

PAUL, *sur l'arbre.*

Tiens, voilà une branche superbe, je n'y peux pas atteindre, elle déborde trop de l'arbre ; attends, mets-toi dessous, en pesant dessus avec mon pied, je vais tâcher de la baisser à ta hauteur, tâche de l'accrocher : y es-tu ?

VIRGINIE.

Oui. (*Au moment où Virginie est prête à saisir la branche, Paul retire son pied, & la branche se releve de maniere qu'elle ne peut rien cueillir.*) Hé bien, voyez donc l'étourdi ; je n'ai rien, tu as retiré ton pied trop tôt : tâche d'en cueillir, je te promets un baiser pour ta peine.

PAUL.

En voici une supperbe à ma portée... Approche.

DUO & COUPLETS.

VIRGINIE, *sous l'arbre.*

De ta main cueille ces fruits,
Et jette-les dans la mienne. (*Paul lui jette des dattes.*)

Reçois le baiser promis
Pour te payer de ta peine.
(Elle lui envoie un baiser avec ses doigts.)

PAUL.

Comme ça ? ce n'est pas bien ;
Le vent l'emporte, & je n'ai rien.

VIRGINIE.

Paul, j'en vois beaucoup ici ;
Tiens, je te promets d'avance
Deux baisers pour celles-ci...

PAUL, *à part.*

Bon, j'aurai ma récompense.
(Il jette des dattes.)
Mais je la prendrai si bien,
Que le vent n'en aura rien.
J'ai tout moissonné, je croi,
Je veux t'offrir la derniere...
Ma sœur reçois-la de moi
D'une plus douce maniere...

[Il met une datte dans sa bouche, & descend à la hauteur de Virginie : elle s'approche pour recevoir la datte : au moment où elle est prête à la saisir, Paul la laisse tomber, & l'embrasse.]

PAUL *à Virginie, qui est un peu honteuse.*

Celui-là je le tiens bien,
Le vent, je crois, n'en aura rien.

Si tu ne me refusois pas toujours, je ne serois pas obligé d'employer la ruse... Allons, boude-moi bien, faisons la paix, & partons.

VIRGINIE.

Mais, par où prendre ? voilà le ruisseau que nous avons passé à pied sec, qui est considérablement augmenté de la pluie ; s'il faut faire un grand circuit pour regagner notre habitation, je ne sais comment faire, je suis rendue.

PAUL. *(Il va pour reconnoître le chemin, & revient.)*

Je te porterai ; mais quel chemin prendre à présent ? il faudra faire du détour peut-être.

VIRGINIE, *pleurant.*

Hé bien, nous voilà perdus... Et nos pauvres meres vont être d'une inquiétude... C'est ta faute aussi, tu veux toujours faire des voyages.

PAUL. *(Il écoute.)*

Ne me gronde pas... Paix... paix donc... Entends-tu ?

VIRGINIE.

C'est fidelle, le chien de notre case : oui, je reconnois sa voix ; serions-nous si près de chez nous, & derriere notre montagne ?

PAUL, *presque en riant.*

Ma sœur, voilà Domingue.

SCENE V.

LES PRECEDENTS, DOMINGUE, *de l'autre côté du rivage.*

DOMINGUE.

OH, mes bons petits maîtres ! ce sont eux. Attendez, attendez.

[*Il traverse le ruisseau sur les pointes des rochers.*]

VIRGINIE.

Ah ! Paul, il va périr ; ce courant est si rapide...

PAUL.

Ne crains rien, il sait nager ; d'ailleurs ces pointes de rochers qui débordent, l'aideront à traverser. [*Il va à Domingue & lui donne la main pour sauter sur le rivage.*] Mon pauvre Domingue !

DOMINGUE.

Oh ! mes jeunes maîtres, que je suis heureux de vous trouver ! mais que vos meres ont d'inquiétudes ! comme elles ont été surprises de ne plus vous trouver au retour de la case voisine où je les accompagnois ! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su me dire où vous étiez ; j'allois, je courois par-tout, vous demandant à tout le monde, ne sachant de quel côté aller vous chercher... Enfin je me suis avisé d'une idée ; j'ai pris vos habits, à l'un & à l'autre, je les ai fait flairer à Fidelle, le chien de notre habitation ; & sur le champ, comme si le pauvre animal eût deviné ma peine, il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit, en remuant la queue, jusqu'à l'entrée du Bois : là, j'ai rencontré des noirs qui m'ont dit que vous étiez au bord de ce ruisseau : Fidelle m'a mené jusqu'au rivage, où il s'est mis à aboyer de toutes ses forces ; alors j'ai couru j'ai couru, vous v'là, j'vous trouve... C'est singulier comme le plaisir délasse ; je ne me sens pas du chemin qu'il m'a fallu faire pour vous rejoindre... Je suis si content !

PAUL.

Et nous... Tiens, nous allions partir.

DOMINGUE.

Comment ferez-vous ? Il faut faire un circuit, à cause du ruisseau ; & il y a loin... des chemins !... Si vous n'avez pas pris la même route que moi.. faut que vous ayez fait quatre lieues.

VIRGINIE.

Mon Dieu, oui ; aussi je n'en puis plus.

PAUL.

Mais il faut nous en aller, si nos meres pleurent, se désesperent ; nous ne sommes pourtant pas à la moitié du jour.

DOMINGUE.

C'est vrai, mais voilà la premiere fois qu'elles sont si longtemps sans vous voir, & pour des meres qui pleurent, les heures

font bien longues ! mon Dieu, mon Dieu! & Mademoiselle Virginie !.. comment franchir ces rochers, ces racines?.. Où est le temps où je vous portois dans mes bras l'un & l'autre; mais à présent vous êtes si grandis! n'importe....

PAUL, *avec jeu.*

Mais moi, Domingue, ne suis-je pas jeune & fort? n'ai-je pas vingt ans & du courage? Tu m'as vu porter des gerbes énormes, des souches d'acajou; ma petite sœur n'est pas aussi lourde, vas, nous nous en tirerons.

DOMINGUE.

Mais pour traverser le ruisseau?. voyez donc comme il est rapide.

PAUL.

Mais regarde donc ces rochers qui débordent, je suis sûr qu'en les enjambant avec précaution.. Allons, Domingue, nos meres pleurent, il faut se hâter de les consoler... place Virginie sur mes épaules, vîte, vîte.

DOMINGUE, *à part.*

Le bon jeune homme! Ah! ma Zizi, j'en ferois autant pour toi.

VIRGINIE, *montée sur un petit rocher.*

Non, mon ami, j'ai trop peur...

DOMINGUE.

Nous nous relaierons, ne craignez pas; quand on porte son bien, manque-t-on de force?..

VIRGINIE.

Tu le veux... Allons Mais si, par malheur, le pied te glisse! L'herbe est humide au moins.

DOMINGUE.

Chut, j'entends...

VIRGINIE, *effrayée.*

Ah! Paul!

DOMINGUE.

Hé! ce sont les bons amis qui m'ont appris où vous étiez.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, NEGRES, *à l'autre bord.*

CHŒURS DE NEGRES.

Petits blancs, bien doux,
Attendez-nous;
Vous ne pas risquer davantage,
Craignez ce ruisseau;
Nous, plus hardis pour passer l'eau,
Porter vous en petit voyage;

Petits blancs, bien doux,
Vous point partir, attendez-nous.

(Les uns se précipitent à la nage, les autres traversent le ruisseau sur les pointes des rochers.)

PAUL.

Ce sont, bons noirs, ma Virginie,
Qu'en ces lieux nous venons de voir.
Ils se disoient: elle est bonne & jolie.
Ils t'aideront, c'est mon espoir.

UN NEGRE.

Si pour Zabi toi prier maître,
Oh! toi, vois que nous en souvien,
Noirs, tu le verras, aiment bien,
Et n'ont pas cœur méchant ni traître.

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens,
Sur un petit lit de feuillage;
Leur ramener jolis enfans,
Tout plaisir pour nous ce voyage.

(Pendant ce couplet, d'autres negres ont arrangé une espece de petite civiere avec des branches d'arbres que Paul avoit coupées, sur lesquelles ils placent Virginie; deux noirs la portent, Paul lui donne la main; les autres negres suivent & précedent en chantant.)

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens,
Sur ce petit lit de feuillage;
Leur ramener jolis enfans,
Tout plaisir pour nous ce voyage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le jardin de l'habitation de Madame de la Tour; deux palmiers à peu près de même grandeur sont à l'entrée.

SCENE PREMIERE.

Madame LA TOUR, MARGUERITE.

DUO.

Mad. LA TOUR.

HELAS! hélas!
Ils ne viennent pas;
Loin de nous qui les arrête?

MARGUERITE.

Calmez votre ame inquiéte ?
Domingue eſt allé ſur leurs pas.

Mad. LA TOUR.

Ma compagne, mon amie,
Que mon cœur eſt agité !
Ah ! ſans ma chere Virginie,
De crainte qu'il eſt tourmenté !

MARGUERITE.

Chez un colon du voiſinage,
Peut-être Paul la conduit ;
Prenez courage,
Il eſt aimé du voiſinage,
Repoſez-vous ſur lui.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.	Mad. LA TOUR.
Calmez votre ame inquiéte,	Hélas ! hélas !
Domingue eſt allé ſur leurs pas, &c.	Ils ne viennent pas ;
	Loin de nous qui les arrête ? &c.

MARGUERITE.

Répoſez-vous ſur la fidélité de ce bon noir. Que ce moment d'inquiétude appartienne à l'amitié, vous lui devez le détail de vos peines ; devant nos enfans, votre cœur n'oſe s'ouvrir..... mais avec moi....

Mad. LA TOUR.

Vous ſavez les motifs qui m'on fait quitter la France : mon cœur avoit choiſi mon époux ; je ne voulus jamais céder aux arrangemens de ma famille, ni former d'autre lien que celui qui m'attacheroit à M. la Tour. Ménacée, aigrie, perſécutée, je partis avec mon époux, & je vins m'établir dans cette île : riche de ſon courage & de ſes eſpérances, j'eus le malheur de le perdre, & je me trouvai ſans appui, mais avec un gage de ſon amour, Virginie, ma fille. Réduite à la plus modique fortune, j'eus le bonheur de vous connoître ; vous étiez malheureuſe, nos cœurs ſe rapprocherent plus vîte.

MARGUERITE.

Et moi, quelle différence !... oui, trompée par le plus perfide des hommes, qui ne me laiſſa, en m'abandonnant, que mon malheureux fils. Ce gage de l'amour le plus tendre, dont l'hymen devoit aſſurer l'exiſtence & le bonheur, fut condamné à ſouffrir dès les premiers jours de ſa vie. Errante & fugitive, repouſſée par toute ma famille, je vins chercher le calme loin des lieux où j'aurois dû le trouver : mais ne parlons pas de mes peines, je les bénis, je leur dois une bien bonne amie.

Mad. LA TOUR.

En réuniſſant l'une & l'autre le peu qui nous reſtoit, nous achetâmes cette petite habitation ; j'avois une parente en France,

Madame

Madame de Saint-Phar, je lui écrivis, & je priai M. de la Bourdonnais de la voir dans un voyage qu'il fit dans ce royaume: à son retour, je volai chez lui, impatiente de savoir le succès de ses démarches & de mes sollicitations. Le gouverneur me peignit cette tante irritée contre moi; & me refusant toute espece de secours, lui'même ajouta encore à mes peines en me disant que j'avois tort, qu'un mariage d'inclination entraînoit de justes infortunes. Tel fut le fruit de onze années d'espérance.

MARGUERITE.

Eh! qu'avons-nous besoin de tes parens; n'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour avec mon fils? Nous n'avons rien à craindre; marions Paul avec ta fille, ils ont, l'un pour l'autre, un sentiment que leur jeunesse ne rend pas encore dangereux: mais quand l'âge aura déployé toute l'énergie de ce caractere ardent, alors je crains que Paul...

Mad. LA TOUR.

Ils sont trop jeunes, trop pauvres; Paul est notre unique espoir; en le faisant passer aux Indes avec une pacotille.... il annonce de l'intelligence... Alors, au retour de Virginie.

MARGUERITE.

Au retour de Virginie... Comment?

Mad. LA TOUR.

Voilà ce que tu ignores, & le sujet de mes larmes; cette lettre...

MARGUERITE.

Hé bien....

Mad. LA TOUR.

Est de M. de la Bourdonnais: ce bravo militaire, que j'accusois injustement de dureté, témoin de ma position, à son second voyage en France, a plaidé ma cause auprès de Madame de Saint-Phar; il l'a touchée en ma faveur, elle me veut du bien, mais à quel prix! Elle me demande d'envoyer Virginie auprès d'elle; un vaisseau part aujourd'hui, & ce soir le gouverneur doit venir chercher ma réponse.

MARGUERITE.

Te séparer de ta fille!

Mad. LA TOUR.

Paix, n'entends-tu pas?....

MARGUERITE.

C'est la voix de Paul; ce sont nos enfans.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, VIRGINIE, LES NEGRES.

PAUL.

C'EST nous, c'est nous.

mad. LA TOUR.

Malheureux enfans : d'où venez-vous ? dans quelles angoisses...

VIRGINIE, *avec naïvité.*

Nous venons de la prairie, le long de la riviere ; nous avons demandé la grace d'un negre, à qui nous avons donné le déjeûner de la maison, parce qu'il mouroit de faim, & voilà que ces bons noirs nous ont ramenés.

Mad. LA TOUR, *l'ambrassant.*

Tu me payes de tout le mal que j'ai souffert.

MARGUERITE.

Et toi aussi, Paul, tu as fait une bonne action.

PAUL.

Et je vous vois, mon cœur est heureux... mais pourquoi cet arbre cassé ?

MARGUERITE.

Oh ! c'est l'orage de ce matin ; tu sais que nous en avons tous les jours.

PAUL.

Hélas ! oui, ça me fait une peine pour ces vaisseaux & ceux qui partiront demain... (*à ce mot, Marguerite lui met la main sur la bouche & l'embrasse.*)

VIRGINIE, *gaiement.*

Pourquoi partent-ils ? qu'ils fassent comme nous, qu'ils restent. Ne pleure donc pas, maman... me v'là.

DOMINGUE, *à Mad. la Tour.*

Maîtresse, bons amis sont fatigués.. si vous vouliez les faire rafraîchir ?

Mad. LA TOUR.

Oui, tout ce que tu voudras : donne, voilà mes clefs.

DOMINGUE, *aux noirs.*

Allons, venez vous rafraîchir dans la case.

(*Les negres sortent avec Domingue.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DOMINGUE & les NEGRES.

QUATUOR.

Mad. LA TOUR, MARGUERITE.

O Mes enfans !

PAUL & VIRGINIE.

O bonnes meres !
Nous ne vous quitterons jamais.

LES MERES, *à part.*

Ils ne nous quitteront jamais.

VIRGINIE.

Cela donne trop de regrets.

PAUL.

Et fait verser des larmes trop ameres.

LES MERES.	PAUL & VIRGINIE.
Ils ne nous quitterons jamais.	Nous ne vous quitterons jamais.

VIRGINIE, *aux deux femmes.*

A présent dans cet humble asile,
Je vivrai toujours avec vous..
(à Madame la Tour.)
Maman, que tes jours seront doux !
Que ton ame sera tranquille !

PAUL.

Des jeux innocens de notre âge,
Vous verrez le tableau charmant ;
Domingue jouera du tamtam
Et nous danserons sous l'ombrage.
(Il fait quelques pas.)

ENSEMBLE.

Mad. LA TOUR, *à part.*	MARGUERITE, *à part.*
O mes enfans, quelle douleur !	Pour l'avenir quelle douleur !
Ce qu'il dit, déchire mon cœur.	Ce départ va briser mon cœur.

PAUL & VIRGINIE.

Maman, maman, plus de douleurs,
Je vous revois, séchez vos pleurs.

PAUL.

Ma sœur, nous ne voyagerons plus.. cela leur fait trop de peine.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGUE, NEGRES.

DOMINGUE.

AH ! mon bon Dieu ! quel dégât l'orage a fait ! j'ai vu de nos fenêtres tout plein d'arbres renversés.

PAUL.

Ciel ! & le bosquet de Virginie.

Mad. LA TOUR.

Mes enfans, je n'ai pas encore été voir votre enclos ; mais je crois que ce rocher, qui borne la mer, aura garanti vos petites possessions.

PAUL, *montrant les deux palmiers.*

Allons les voir tous ensemble.. Heureusement qu'il n'est rien arrivé à nos deux amis.. Allons, maman, Virginie.. & toi Domingue, songe à ce que je t'ai dit, aie bien soin d'eux, n'oublie pas les petits cadeaux.

VIRGINIE.

Tu sais bien...

Mad. LA TOUR, *à Marguerite, à part.*

Et vous, mon amie, pendant notre promenade, prévenez doucement votre fils de la proposition que l'o. me fait, & du parti cruel que le bonheur de Virginie me force à prendre.

VIRGINIE & PAUL.

Adieu, bons noirs.

PAUL.

Bon appétit. (*Ils sortent avec leurs meres.*)

SCENE V.

DOMINGUE, LES NEGRES.

DOMINGUE.

TENEZ, vous donnerez chacun à vos maîtresses ces petits anneaux que mes maîtres m'ont dit de vous offrir. (*au plus jeune.*) Et toi, tu feras ce présent à ta bonne amie... C'est un miroir.

LE NEGRE.

Bon. (*Il se regarde dedans.*) Oh! joli, la verrai donc deux fois comme moi.

DOMINGUE.

Oui.

LE NEGRE, *enchanté.*

Toi bien remercier Virginie.

DOMINGUE.

Voilà M. de la Bourdonnais.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA BOUDONNAIS, DEUX NEGRES, *portant une petite malle.*

Les negres vont au-devant de M. de la Bourdonnais, & lui baisent les basques de son habit.

LA BOURDONNAIS.

BON jour, mes amis, bon jour; n'est-ce pas ici que loge Madame de la Tour?

DOMINGUE.

Oui.

LA BOURDONNAIS, *avec bonté.*

Je voudrois lui parler.

DOMINGUE.

La voilà, si vous avez quelques bonnes nouvelles à lui donner. Oh! tant mieux, elle paroît avoir bien du chagrin aujourd'hui : elle a besoin qu'on la console. (*Il sort avec les negres.*)

SCENE VII.

LA BOURDONNAIS, Mad. LA TOUR.

LA BOURDONNAIS.

PARDON Madame, si je vous rends ma visite si tard ; les affaires générales me distraient souvent des particulieres qui auroient de grands droits sur mon cœur. J'ai à réparer avec vous la maniere dont je vous reçus lorsque vous me fites l'honneur de venir me chercher ; vous devez m'excuser, Madame, l'homme en place n'est pas toujours ce qu'il voudroit être : il est quelquefois trompé ; &, malgré les intentions les plus pures, il accorde souvent à l'intrigue ce qu'il ne croit donner qu'au mérite & à la vertu.. Madame de Saint-Phar, que j'ai vue à mon dernier voyage en France, désireroit posséder Virginie auprès d'elle... Sa lettre que vous avez dû recevoir...

Mad. LA TOUR.

La voici, Monsieur ; que de larmes elle me fait répandre ! Ma santé, les préventions injustes de Mad. de St.-Phar contre moi, une amie que j'ai trouvée dans mes peines, & que je n'abandonnerai pas aux horreurs de la solitude, tous ces motifs réunis ne me permettent pas un voyage.

LA BOURDONNAIS.

Mais l'intérêt de Virginie, son bonheur le commande ; vous ne sauriez la priver, sans injustice, d'une si grande succession ; je ne vous cache pas qu'appartenant à tout ce qu'il y a de mieux à la Cour, votre tante avoit employé l'autorité pour rappeller Virginie auprès d'elle.

Mad. LA TOUR.

L'autorité en est-il contre les droits d'une mere ?

LA BOURDONNAIS.

Les bureaux m'ont écrit, à ce sujet, d'user de tout mon pouvoir ; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille & le bonheur de toute sa vie.

Mad. LA TOUR.

Je conviens que dans ma patrie je pourrois trouver ma for-

tune, & jouir des richesses qui m'appartiennent de droit; mais le bonheur & la paix sont plus précieux qu'elles; une amie, un enfant valent bien tout ce que je peux attendre; & le jeun. Paul...

LA BOURDONNAIS.

N'est pas indifférent pour mon cœur; ami des arts & de l'industrie, protecteur né des hommes qui ne doivent leur fortune qu'à eux-mêmes, votre jeune ami est dans la classe de ceux que je me fais un devoir de protéger. Je sais tous les services qu'il vous a rendu, qu'il vous rend encore; je sais que cet établissement est son ouvrage; & moi, qu'un poste honorable met dans l'heureuse possibilité de le secourir, je ferai tout pour lui.. Une petite flotte que j'envoie dans l'Inde me met à même de le placer avantageusement, & j'y ai songé. Quant à Virginie, si vous ne pouvez entreprendre ce voyage avec elle, daignez me la confier; mon caractere mérite peut-être une entiere confiance; je sais chérir & honorer la vertu; l'innocence est si intéressante! Virginie sera l'objet de mes soins, de mon respect, & je vous promets de la traiter comme ma fille.

Mad. LA TOUR.

La perspective de son bonheur, la générosité de vos offres commandent à ma raison plus fortement qu'à mon cœur: je sens que le devoir d'une mere est de faire tout pour ses enfans... Je vais l'instruire des propositions que vous daignez me faire; je prierai même notre pasteur d'encourager sa sensibilité & la mienne... Elle vient.

LA BOURDONNAIS.

Je vous laisse avec elle; voici des marchandises que j'ai ordre de lui remettre, ainsi que ce sac de piastres, qui lui appartiennent: je vous prie de les lui donner vous-même, la main qui donne ajoute encore au présent. Je vais visiter les cases de l'île avant mon départ, qui sera au coucher du soleil? & je viendrai réclamer le dépôt que vous daignerai, j'espere, me confier. Adieu, Madame. (*Arrêtant Mad. la Tour qui le reconduit.*) Demeurez, les habitans de l'île me traitent comme leur ami... comme leur pere; de grace, agissez comme eux, avec moi. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Mad. LA TOUR, *seule.*

PAUVRE Virginie! me séparer de toi!.. armons-nous de courage; ton bonheur, un avenir plus heureux, tout me l'ordonne, je ne dois plus balancer.

SCENE IX.

Mad. LA TOUR, VIRGINIE, LE PASTEUR de l'Isle, *appuyé sur un enfant.*

VIRGINIE.

MAMAN, maman, notre bosquet n'est pas endommagé, il y a quelques petits arbustes de déracinés, mais Paul les replante... Hé bien!. tu parois toujours chagrine; tiens, voilà notre bon Pasteur qui vient te consoler avec moi, sois tranquille, petite mere, je ne partirai plus.

Mad. LA TOUR, *à part.*

Elle ne partira plus! (*haut.*) Bon jour, Pasteur... (*à part.*) Il vient bien à propos.

LE PASTEUR.

La matinée a été orageuse, je voulois savoir si cela ne vous avoit pas fait de tort; mais il n'y a rien. Voulez-vous me permettre de m'asseoir?

VIRGINIE *le mene sous un arbre.*

Oui, mon pere, mettez-vous là, à l'ombre. (*appercevant la petite malle qui est ouverte.*) Ah, mon Dieu, maman! qu'est-ce que c'est que cela?

Mad. LA TOUR.

C'est à toi, ma fille.

VIRGINIE.

A moi.

Mad. LA TOUR.

C'est un présent que te fait une parente que nous avons en France.

VIRGINIE.

Une parente! ah! c'est celle dont tu m'as parlé quelquefois... Elle t'aime donc à présent?

Mad. LA TOUR.

Oui, elle a même grande envie de te voir; examine ce que renferme cette malle.

VIRGINIE.

Oh! les belles mousselines, les belles toiles!.. de l'argent.. Ah! ma mere, tu ne manqueras plus de rien. (*allant au Pasteur, & lui mettant des pieces dans son chapeau.*) Tenez, Pasteur, il y a des malheureux dans l'île, me voilà riche, tâchez qu'il n'y en ait plus... voilà pour eux, & quand vous en trouverez, envoyez-les moi tous.

LE PASTEUR.

Je vous le promets... (*à part.*) La belle ame!

Mad. LA TOUR.

Tu dois bien aimer cette parente, elle desire te voir heureuse.

VIRGINIE.

Puiſque, grace à ſes bontés, je pourrai t'offrir plus que le néceſſaire, je l'aime; tiens, je l'embraſſerai d'auſſi bon cœur que toi.

Mad. LA TOUR.

Tu ne ſerois donc pas fâchée de la voir?

VIRGINIE.

Au contraire; la reconnoiſſance dit à mon cœur de la chercher.

Mad. LA TOUR, *prête à tout avouer.*

Hé bien, prie notre Paſteur de te lire cette lettre; (*à part.*) je n'en aurois jamais le courage. (*Elle lui donne la lettre.*)

VIRGINIE.

Volontiers. (*à part.*) C'eſt probablement la lettre dont je parlois à Paul ce matin. (*à ſa mere.*) Toi, choiſis dans cette malle ce qui te conviendras le mieux; c'eſt à toi, puiſqu'on me l'a donné. (*Elle va près du Paſteur, & lui donne la lettre.*)

Mad. LA TOUR, *à part.*

Que va-t-elle apprendre! je le ſens, cette lettre va déchirer ſon ame ſenſible; elle ne connoît que ſa mere, &..

LE PASTEUR, *lit.*

« Madame,

» La maniere dont M. de la Bourdonnais m'a parlé de vous à
» ſon dernier voyage; vos malheurs, l'intérêt tendre que votre
» fille inſpire; tous ces motifs réunis ont touché mon cœur,
» injuſtement armé contre vous... il me reſte à réparer mes torts;
» puiſſé-je en eſpérer l'oubli, en employant tous les moyens de
» vous rendre heureuſe!

VIRGINIE, *allant à ſa mere.*

Entends-tu?.. vous rendre heureuſe... Tu n'écoutes pas...

Mad. LA TOUR.

Ciel!.

LE PASTEUR, *continuant.*

» Je déſire rapprocher de moi Virginie; mon cœur l'appelle,
» & tous mes biens l'attendent. M. de la Bourdonnais doit re-
» venir en France, daignez lui confier ce dépôt précieux... que
» votre fille parte avec lui; qu'elle vienne retrouver...

VIRGINIE, *avec jeu, arrachant la lettre.*

Oh ciel! quitter ce pays, aller en France... ma mere!..

Mad. LA TOUR.

Hé bien, Virginie?

VIRGINIE.

Tu n'as donc pas lu cette lettre avant de me la donner?

Mad. LA TOUR.

Moi!..

VIRGINIE.

Sais-tu ce qu'elle me propoſe?.. cette parente; le ſais-tu? oh non, non tu ne le ſais ſurement pas...

ARIETTE.

ARIETTE.

Elle propose à Virginie
De fuir sa mere & sa patrie;
De s'arracher de ses bras..
Eh! que m'importent tes richesses,
Et ses trésors & ses promesses,
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
Je suis heureuse, j'ai ton cœur,
Près de lui le mien me ramene;
Je lui raconte mon bonheur,
Ou j'y dépose ma peine,
Ce bien est tout pour mon cœur...
Non, ne crois pas que Virginie
Quitte sa mere & sa patrie,
Qu'elle s'arrache de tes bras.
Eh! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors & ses promesses?
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.

(Elle tombe dans les bras de sa mere.)

Non, ma mere, je ne te quitterai pas.

Mad. LA TOUR.

Tu dois bien sentir ce qu'il m'en coûte de me séparer de toi; mais avec mon amie, ton frere, je ne serai pas malheureuse. Songe donc à l'avenir, si tu venois à me perdre, Paul & toi vous seriez obligés de travailler à la terre, ou de vendre votre liberté pour vivre: ah! cette idée me pénetre de douleur.

VIRGINIE.

Le ciel nous a condamné au travail, vous m'avez appris à le bénir chaque jour; jusqu'à présent, il ne nous a point abandonné, il ne nous abandonnera pas encore; & cet argent, voilà de quoi vivre heureux toute notre vie.

Mad. LA TOUR.

Mais songe donc que ce n'est pas une séparation, ce n'est qu'un voyage.

VIRGINIE.

Ah! maman, c'est le premier!

Mad. LA TOUR.

Rapproche donc tout les motif qui doivent t'y résoudre. Ton intérêt, le mien, celui de Paul, de sa mere, de tout ce qui nous entoure: car ta fortune deviendra la nôtre; & dans ce pays on voit tant de gens qui s'expatrient pour l'aller chercher!

VIRGINIE.

Ils n'ont surement pas leur mere.

Mad. LA TOUR.

Tiens, consulte notre honnête Pasteur, je m'en rapporte à lui. *(au Past.ur.)* Vous avez lu la lettre que m'écrit Madame de Saint-Phar; vous avez su combien elle étoit aigrie contre

moi, voyez tout ce qu'elle offre à Virginie : peut-elle balancer ?

LE PASTEUR.

Non.

VIRGINIE.

Quoi! vous qui recommandez aux enfans l'amitié, l'attachement pour leurs meres, vous qui m'avez dit si souvent, qu'ils ne vivoient que pour elles... que les abandonner...

LE PASTEUR.

Ne suis-je pas juste ; votre mere est pauvre, depuis tant d'années son courage l'a élevée au-dessus de l'infortune ; mais il s'affoiblit avec l'âge, alors le bonheur des parens devient un devoir ; & puisque vous pouvez...

VIRGINIE.

Mais voyez cet or, cet argent, ce n'est plus à moi, c'est à ma mere, & il y en a beaucoup.

LE PASTEUR, *avec chaleur.*

Pour rendre sa vieillesse moins affreuse, vous n'en aurez jamais trop ; & les malheureux répandus dans cette île... vous contractez l'obligation de les secourir du moment que les moyens vous en sont offerts : balancez la peine que ce départ vous cause, avec le plaisir qui vous attend au retour ; voyez votre mere n'ayant plus à lutter contre l'infortune : l'enfant timide offrant avec confiance à votre cœur toute sa famille malheureuse, bien sûr que vous adouciriez sa misere... Ah ! Virginie, les charmes du retour & de la bienfaisance répareront bien les maux que votre ame sensible aura dû souffrir.

VIRGINIE, *la voie étouffée par des sanglots.*

Hé bien oui, je partirai, ma mere! ah! qu'il a bien deviné ce qu'il falloit pour m'y résoudre... Mais Paul, mon ami, mon frere, partira-t-il avec moi ?

LE PASTEUR.

Et qui auroit soin d'elle !

VIRGINIE.

Vous avez raison ; annoncez-lui la résolution que le bonheur de nos meres, le sien, me fait prendre : votre sagesse m'a décidée ; que ce soit elle qui le console... Oh ! il est comme Virginie, il aura bien besoin de votre amitié.

Mad. LA TOUR.

Oui, je vais le chercher avec notre Pasteur ; ma fille, ma Virginie, le ciel & du courage! (*au Pasteur.*) Venez. (*au petit enfant.*) Toi, reste avec elle.

[*Elle sort avec le Pasteur.*]

SCENE X.

VIRGINIE, LE PETIT ENFANT.

VIRGINIE, *à part.*

QUITER ces lieux, Paul... ces deux arbres plantés le jour de notre naissance, que je voyois soir & matin.. Ah ! ne pensons pas sur nos peines, suivons le conseil du Pasteur, occupons-nous de l'avenir : que j'ai besoin de ces illusions pour me consoler !.. Petit, es-tu de l'île ?

L'ENFANT.

Oui, Mademoiselle Virginie.

VIRGINIE.

Je vais partir, fais-moi le plaisir d'apporter tous les matins un bouquet à Paul, un bouquet de ces fleurs-là ; on en trouve par-tout : tu lui diras que c'est de ma part ; & prie Dieu pour que je revienne bientôt.

L'ENFANT.

Oh ! oui, Mademoiselle. [*Il sort.*]

SCENE XI.

PAUL, VIRGINIE.

PAUL, *rapidement.*

EST-CE vrai ? m'ont-ils trompé ? vous partez dea

VIRGINIE, *effrayée.*

Je pars...

PAUL.

Ne me cachez rièn, je sais tout, ils me l'ont dit.

VIRGINIE.

Il faut, mon cher Paul, que j'obéisse à mes parens, à mon devoir.

PAUL.

Vous quittez votre mere, la mienne... & Paul, votre frere ; pour qui ? pour une parente que vous n'avez jamais vue.

VIRGINIE.

Hélas ! je voulois rester ici toute ma vie, on ne l'a pas voulu ; le gouverneur, ma mere, le Pasteur lui-même...

PAUL.

Et voilà les raisons qui vous ont décidée, & aucune ne vous a retenue ? mais pour être heureuse, où voulez-vous aller ? dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chere que celle

où vous êtes née ? comment vivrez-vous sans les caresses de votre mere, dont votre cœur s'étoit fait une si douce habitude ?

VIRGINIE.

Eh ! mon ami, crois-tu que je ne me sois pas dit tout ce que tu me rappelles ? crois-tu donc le cœur de Virginie d'accord avec ce funeste voyage ?.. méchant ! tu n'as pas vu toutes les larmes que j'ai déjà versées.

PAUL, *avec sensibilité.*

Je ne vous parle pas de moi ; mais que deviendrai-je moi-même, quand je ne vous verrai plus avec nous, & que le soir viendra sans nous réunir ; lorsqu'éveillé le matin par le chant harmonieux des bengalès, je n'entendrai plus ta douce voix qui me les faisoit oublier ; lorsque ces fleurs embaumeront ce bosquet, & que je ne respirerai plus ton haleine, plus douce encore (*plus vivement*) & quand j'appercevrai ces deux palmiers, plantés à notre naissance, qui croissent avec notre amour ?

VIRGINIE.

[*Elle jette un regard douloureux vers cet arbre.*]

Mon frere !

PAUL.

Non, ils ne me rappelleront pas des cruels souvenirs ; ils doivent mourir avec nous ; mais le vôtre ne doit plus me donner de l'ombrage puisque vous vous éloignez... (*Il va pour déraciner l'arbre.*)

VIRGINIE, *courant à lui, le retenant par son habit.*

Paul, Paul, mon frere ! je reviendrai, & nous veillerons tous quatre ensemble. (*étouffant & cachant sa tête dans ses mains.*) Malheureuse Virginie !

PAUL.

Oh ! ne me cache pas tes larmes, c'est le seul bien qui me reste au monde.. Tu regrettes ton frere ?

VIRGINIE.

Il me le demande ?

PAUL.

Laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars... je te rassurerai sur les tempêtes qui te causoient tant d'effroi dans notre île.. Vois-tu ce ciel ? il étoit en feu ce matin ; déjà des nuages s'amoncelent du côté du midi, ils présagent une tempête horrible.

VIRGINIE, *se jetant dans les bras de Paul.*

Ah ! Paul, tu me fait trembler.

PAUL.

Hé bien, je ranimerai ton courage, je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; & en France : où tu vas chercher de la fortune, & de la naissance, je te servirai comme esclave.

VIRGINIE.

Paul, c'est pour toi que je pars, pour toi que j'ai vu chaque jour courbé sous le travail pour nourir nos deux meres. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir plus riche, c'est pour te payer mille fois le bien que tu nous as fait : est-il une fortune digne de ton amitié? Si j'avois un époux à choisir, en choisirois-je un autre que Paul? Combien m'en a-t-il coûté! combien m'en coûte-t-il tous les jours de retenir ce cœur prêt à voler vers le tien, Je voulois que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le ciel eût béni notre union; maintenant tu m'accuses... tu peux soupçonner ta Virginie!...

[*On entend un coup de canon.*]

SCENE XII.

LES PRECEDENTS, Mad. LA TOUR, MARGUERITE, LE PASTEUR de l'Isle.

PAUL, *hors de lui.*

ENTENTS-TU?... on l'appelle. [*aux meres.*] Voyez mon désespoir, le sien; je part avec elle, rien ne pourra m'en détacher.

MARGUERITE.

Quoi, Paul! tu veux aussi nous quitter! qu'allons-nous devenir?

PAUL, *égaré.*

Laissez-moi...

Mad. LA TOUR.

Mon fils.

PAUL, *s'animant par degré.*

Votre fils! vous, ma mere! vous, qui séparez le frere d'avec la sœur!.. Nous avons appris de vous à nous aimer; tous deux nous nous le sommes dit mille fois, & maintenant vous l'éloignez de moi; vous l'envoyez en Europe, dans ce pays qui vous a refusé un asile, & chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandonnée! (*Avec feu, s'attachant à Virginie.*) Mais je l'accompagnerai : si le gouverneur qui l'emmene m'en enpêche, je me jetterai à la mer... je la suivrai à la nage... Puisse la tempête, qui se prépare, nous engloutir tous deux à la fois!

FINALE.

PAUL.

Mere cruelle, barbare!
En vain vous retiendrez mes pas
Non, non, je ne l'abandonne pas;
Non, c'est en vain qu'on nous sépare.

VIRGINIE.

Apaise-toi,
Ecoute-moi.

PAUL, *voulant échapper à ceux qui le tiennent.*

Non, laissez-moi ;
Non laissez-moi.
Voyez-vous ce nuage affreux ?
Mais rien, non rien ne m'intimide.
Puisse cette mer perfide,
Puissent les flots nous engloutir tous deux,
Et nous ramener à vos yeux,
Morts... sur cette plage aride !

ENSEMBLE.

VIRGINIE, LE PASTEUR.	MARGUERITE, Madame LA TOUR.
Ah ! Paul, modere ta douleur,	Paul, où t'emporte ta douleur?
Respectez toujours ma / sa mere :	Ah ! ce tableau me désespere :
Mon / Son ami, mon / son tendre frere,	Mon fils, son tendre frere,
Veut-il donc déchirer le cœur	Peut-il donc déchirer le cœur
De la plus tendre mere ?	De la plus tendre mere ?

PAUL, *d'une voix éteinte.*

On me l'enleve, on m'en sépare !
Non, non, je n'y survivrai pas.
O ciel ! avance mon trépas :
Et que Paul ne voie pas.
le sort qu'on lui prépare.
(Il tombe sans connoissance.)
Paul, appaise-toi,
Ecoute-moi.
(On entend un bruit de tambour éloigné.)

VIRGINIE.

Le tambour bat, seroit-ce le signal,
Ne peut-on retarder un moment si fatal ! ...

PAUL.

Déja je toucherois à ce moment fatal !

LE PASTEUR.

Tu la verras revenir plus heureuse ;
Ce jour sera si doux pour toi !
Ah ! laisse la séparer de toi ;
Que ton ame soit généreuse ! ...

PAUL.

Cruel ! cruel ! mes sermens & ma foi
Suffisoient pour la rendre heureuse.

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Ah! laissez-la séparer....

VIRGINIE, *à sa mere.*

Maman, maman, ton bonheur est ma loix;
Il rend mon ame courageuse.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LA BOURDONNAIS, MATELOTS, SOLDATS, OFFICIERS, NEGRES, HABITANS de l'isle.

LA BOURDONNAIS.

LE vent s'eleve, il faut partir,
On n'attend plus que Virginie...

VIRGINIE, *aux matelots d'une voix étouffée.*

Enlevez-moi.

Mad. LA TOUR, *à Virginie.*

Sans toi que vais-je devenir!...
(à M. de la Bourdonnais.)
Vous emportez le bonheur de ma vie...

LA BOURDONNAIS.

Bientôt je la ramenerai.

CHŒUR.

LA BOURDONNAIS.

Bientôt je la ramenerai,
Jouir d'un sort plus prospere;
Loin de vous je lui servirai
D'ami, de tuteur & de pere...

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera
Des bras d'un ami, de son frere...
(Il saisit la main de Virginie.)

CHŒUR.

Bientôt il la ramenera
Jouir d'un sort plus prospere,
Loin de vous il lui servira
D'ami, de tuteur & de pere...

(Virginie est emportée par un matelot, tandis que les habitans de l'ile empêchent Paul & Madame de la Tour de joindre Virginie.)

(Virginie, ayant gagné la porte qui ferme le jardin, s'échappe des bras de celui qui l'emportoit, & court à Paul en criant:)

VIRGINIE.

Paul!... Paul!

(Elle s'élance dans les bras de Paul, qui cherche à s'échapper avec elle.)

LE CHŒUR.

Bientôt il la ramenera...

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera...

LA BOURDONNAIS, *cherchant à calmer Paul.*

Bientôt je la ramenerai...

(Virginie est séparée de Paul par des matelots ; des habitans de l'île s'emparent de Paul & l'appaisent conjointement avec le Pasteur & sa mere.)

(Virginie, entraînée du côté opposé par les matelots, les soldats & M. de la Bourdonnais, quand elle est prête à perdre sa mere de vue, pose son mouchoir sur ses yeux ; paroît le mouiller de ses larmes & le jette à sa mere.)

VIRGINIE, *d'une voix étouffée par les sanglots.*

Adieu, ma mere, adieu !...

(On l'emmene tout-à-fait. Madame de la Tour, que des femmes de l'île retiennent, se précipite sur le mouchoir que sa fille lui a jeté, &, dans l'excès de sa douleur, s'en couvre le visage & s'évanouit ; des femmes l'entraînent à la case.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le rivage de la mer ; sur un des côtés du rivage est un rocher un peu élevé. Il fait presque nuit.

SCENE PREMIERE.

PAUL, LE PASTEUR.

DUO.

PAUL, *courant çà & là comme un homme égaré.*

ELLE est partie,
Ma Virginie !
Il n'est plus pour moi de repos.

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces sanglots,
Paul...

PAUL.

J'ai perdu le bonheur de ma vie.
Hier encore je la voyois.
J'entendois sa voix si touchante !
Que d'heureux jours je prévoyois !
Et ma Virginie est absente !

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

LE PASTEUR. PAUL.

Calmez ces pleurs, ces sanglots. Non, non, pour moi plus du répos.

PAUL.

Sa mere, sa mere cruelle,
S'en sépare par intérêt;
Sa fille à mon cœur suffisoit;
Ah! Paul est donc plus tendre qu'elle!
Ici le matin & le soir,
J'aurois goûté le plaisir de la voir.
Un doux lien l'auroit pu rendre heureuse;
Vain espoir, projets superflus,
Ma sœur, ma sœur, je ne te verrai plus:
Pour moi cette île est odieuse...
Elle est partie,
Ma Virginie!
Il n'est plus pour moi de repos.

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces sanglots.

PAUL.

Non, j'ai perdu le bonheur de ma vie.

LE PASTEUR.

Conserve-toi pour Virginie.

PAUL.

Si du moins je lui avois fait mes adieux; si une troupe cruelle ne m'avoit pas privé de ses derniers regards, je serois tranquille; je lui aurois dit: Virginie, si pendant que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplu, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me les pardonnez.. Je lui aurois dit: puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chere Virginie, adieu, ma sœur, vivez loin de moi, contente & heureuse... Vous pleurez, mon pere; je le crois, Virginie nous a quitté.

LE PASTEUR.

Ne vous a-t-on pas dit que son absence ne seroit pas longue, & que dans quelques mois...

PAUL, *pleurant*.

Quelques mois?.. Elle va au bout de l'univers.. Ah! si j'eusse deviné mon malheur & le sien, nous n'aurions pas quitté ce séjour tranquille & sauvage où j'étois ce matin avec elle; il y avoit une source, un dattier, & ma Virginie! que me falloit-il davantage? mais, mon pere, vous m'avez dit souvent qu'avec de l'or on acquéroit en Europe des dignités, des honneurs; j'irai m'enrichir au Bengale pour épouser Virginie Je veux m'embarquer.

LE PASTEUR.

Quoi vous quitteriez sa mere?

PAUL

Elle ne m'est plus rien.

LE PASTEUR.

Et la vôtre ?

PAUL.

Ah ! vous avez raison, elle est bonne celle-là ; elle ne se séparoit pas de son fils... je resterai pour elle.

LE PASTEUR.

Et pendant l'absence de votre amie vous acquerrez des connoissances, qu'elle-même rapportera dans cette île ; je vous servirai de guide, je vous verrai tous les jours, je vous apprendrai à écrire.

PAUL, *vivement.*

Oh ! oui, mon ami, que je lui écrive, demain.

LE PASTEUR.

Je vous apprendrai à lire les sages qui ont travaillé avant nous & qui nous donnent du courage lorsque tout nous abandonne ; un livre est bien bon ami.

PAUL, *avec une naïvité sensible.*

Ah ! je n'avois pas besoin de savoir lire, quand Virginie étoit ici ; elle n'avoit pas plus étudié que moi ; elle ne savoit que tracer son nom sur le sable ; c'étoit le seul que j'avois appris à lire ; & quand les flots l'avoient effacé, pour nous consoler, nous le recommencions ensemble.

LE PASTEUR.

Voici votre mére.

PAUL.

Je n'ai donc pas tout perdu !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

PAUL, *courant à elle.*

MA mere, elle est partie !

MARGUERITE

Hélas ! oui, Paul, mon cher Paul.. je viens te consoler ; mais Madame de la Tour mon amie, elle se désespere, allons près d'elle, viens...

PAUL, *durement.*

Moi, la voir, non, non, jamais ; elle a brisé mon cœur, qu'un autre seche ses larmes. Moi, retourner à notre habitation, revoir les lieux qu'habitoit Virginie, ce jardin, ces fleurs, tout ce qui l'intéressoit... Errer dans les détours de notre enceinte, avec Fidelle, qui la chercheroit comme moi & qui ne la trouvera plus jamais. Non, ma mere, non ; mais tiens, partons en-

femble, quittons cette île... j'irai dans l'Inde, je travaillerai pour toi, & tu fera heureufe.

MARGUERITE.

Que me propofe-tu ? abandonner mon amie lorfqu'elle eft dans la peine !... Ah ! Paul ! je ne reconnois pas ton cœur ; reviens avec moi, la nuit s'avance, le temps fe couvre : les nuages femblent annoncer....

PAUL, *effrayé.*

Que dis-tu ? Une tempête ! (*fe retournant vers la mer & fondant en larmes.*) Et les flots emportent Virginie !

LE PASTEUR.

Venez plutôt avec moi fur le fommet de ce rocher.

PAUL, *avec une nuance de joie.*

Il a raifon... La lune, qui doit bientôt fe lever, diffipera peut-être les nuages. On voit bien loin de là-haut.

LE PASTEUR.

Jufqu'à l'île d'Ambre.

PAUL.

Montons fur le rocher, ma mere ; attendons le lever de la lune, nous verrons peut-être encore le pavillon du vaiffeau de Virginie ; peut-être portera-t-elle les yeux de ce côté ; nous pafferons la nuit à parler d'elle, & demain, au point du jour, nous la chercherons encore. (*Il court feul au rocher.*)

LE PASTEUR.

Montez avec lui, fur-tout ne l'abandonnez pas ; fa tête eft exaltée. (*Paul revient.*)

MARGUERITE.

Mais mon amie, qui feule, le mouchoir de virginie dans fes mains, mêle fes larmes....

PAUL.

Dieu ! elle a quelque chofe de Virginie ; oh ! elle eft bien heureufe !... & moi je n'ai rien d'elle que mes fouvenirs ;

PAUL & MARGUERITE, *fur le rocher.*

LE PASTEUR, *refté en bas.*

TRIO.

MARGUERITE.

Regardons bien.

PAUL.

Je ne vois rien.

LE PASTEUR.

Il ne voit rien.

PAUL.

Que la nuit promptement s'avance !

ENSEMBLE.

PAUL.	MARGUERITE.	LE PASTEUR.
Regardons bien.	Je ne vois rien.	Il ne voit rien.

PAUL & MARGUERITE.

On ne voit rien.

PAUL, *avec feu.*

Pour ajouter à mes tourmens affreux,
La nuit semble épaissir ses ombres,
Et couvrir ces lieux
De ses ténebres les plus sombres.
(*Eclairs.*)
Les éclairs embrasent les cieux,
L'île est dans un morne silence;
Tout est conforme à ma douleur;
avec le jour fuit l'espérance,
Et la mort reste dans mon cœur.

ENSEMBLE.

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Cher Paul! conserve l'espérance,
Sur les rochers, viens allumer des feux;
De Virginie, ils frapperons les yeux,
Elle verra qu'on pleure son absence.
[*Coup de tonnerre éloigné.*]

PAUL.

Entends-tu ces horribles coups?
Vois ces nuages sur ma tête?
Ciel! je t'en conjure à genoux,
De ma sœur détourne les coups,
Et sur moi seul fait tomber la tempête.

TOUS.

Ciel! nous t'en prions à genoux,
Du vaisseau détourne les coups,
loin de lui
Et fait tomber la tempête.
sur moi seul

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH, *enfant;* HABITANS, *avec des cordages.*

LE PASTEUR, *aux habitans.*

HE bien?...

UN HABITANT

L'officier de port craint un orage pour cette nuit. Le ciel est noir... le couchant enflammé... Il dit qu'on allume des feux sur le môle, sur le rivage & par-tout.

PAUL.

Ah ciel! & Virginie!

LE PASTEUR.

Raſſurez-vous, mon cher Paul.

JOSEPH.

M. Paul, voilà ce que Mademoiſelle Virginie m'a chargé de vous remettre.

PAUL.

Son anneau! Ah! ma mere.

JOSEPH.

Elle vous recommande bien de le garder juſqu'à ſon retour.

PAUL.

Oh! il ne me quittera jamais.

LE PASTEUR.

Mon cher Paul, travaillez avec nos habitans.

PAUL.

Volontiers. [*Il rejoint les habitans.*]

LE PASTEUR, *à Marguerite.*

Cela le diſtraira; tant qu'il ſera occupé, ſa tête ſera plus calme.

SCENE IV.

LES PRECEDENS, L'OFFICIER de port, *accompagné de ſoldats avec des flambeaux. Tout doit être en mouvement ſur le rivage pendant cette ſcène. Paul travaille avec les habitans.*

L'OFFICIER, *rapidement.*

BON ſoir; Paſteur, je vois, avec plaiſir, que l'on a exécuté mes ordres. Cette nuit ſera terrible; le vent s'éleve avec force; la chaleur eſt étouffante; il y a un vaiſſeau près de la côte; je ne ſuis pas du tout tranquille. Pendant que je vais aller à la caſerne pour diſtribuer des troupes le long du rivage & faire lancer un canot à la mer, daignez encourager les habitans; veillez ſur tout le monde; trop heureux ſi nous pouvons ſauver la vie à quelques paſſagers. (*Il ſort.*)

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

LE PASTEUR.

Du courage, Madame; vous voyez que s'il arrivoit un accident, les ſecours ſeroient prompts.

MARGUERITE.

Paſteur, je vous recommande mon fils; il eſt d'une intrépidité qui me fait frémir. Je compte ſur vous, je retourne auprès de mon amie; je vais lui offrir les ſecours de l'amitié. (*Elle ſort.*)

FINALE.

LE PASTEUR.

Courage; amis, courage;
Travaillez tous avec ardeur,

Et par vos soins sur ce rivage
Prévenez quelqu'affreux malheur.

CŒUR *d'habitans occupés à lier des planches, des tonneaux.*

Courage, amis courage;
Travaillons tous avec ardeur,
Et par nos soins, sur ce rivage,
Prévenons quelqu'affreux malheur.

(Coups de tonnèrre plus rapprochés, éclairs qui couvrent toute l'isle.)

UN HABITANT, *sur le rocher.*

J'apperçois là bas deux vaisseaux.
Ranimez les feux davantage;
Tous deux luttent contre les flots:
Amis du zele & du courage.

PAUL, *courant au Pasteur.*

Ciel! il parle de deux vaisseaux.
Ah! l'avenir me désespere,
Ils luttent contre les flots:
Ma Virgiuie; hélas! que faire?
Ah, quel effroi.

LE PASTEUR.

Rassure-toi.

PAUL.

Quitter une fille si chere,
Et l'envoyer si loin de soi!
Voilà la faute de sa mere;
A présent quel est son effroi?
Oh! tu te plains, ô fille chere!
Tu l'accuse autant que moi.

LE PASTEUR.

Juge mieux cette fille chere,
Et bien moins cruelle que toi,
Crois quelle pardonne à sa mere.

(Coup de canon très-forts & éclairs.)

UN MATELOT, *sur le rocher.*

C'est le vaisseau du Gouverneur.

PAUL.

De Monsieur de la Bourdonnais!

LE MATELOT.

Son grand mât vient de se briser.

(Coup de canon de détresse éloigné.)

(La Scène est éclairée par les éclairs seulement.)

LES HABITANS.	PAUL.
Ils nous demandent du secours:	Ils nous demandent du secours:
Ah! tachons de sauver leurs jours.	Ah! de ma sœur sauvons les jours.

(Paul veut se jeuter à la nage, le Pasteur l'arrête.)

SCENE V.

LES PRECEDENS, Madame LATOUR, *échevelée*; PAUL, MARGUERITE.

PAUL, *au Pasteur*.

LAISSEZ MOI.

MARGUERITE.

Mon fils, demeure.

PAUL, *hors de lui*.

Entendez-vous là-bas, là-bas...
Paul s'échappera de vos bras,
Il faut qu'il la sauve, ou qu'il meure.

PAUL.

Entendez-vous ce bruit affreux!

Ensemble.

MARGUERITE.

Non, mon fils, demeure en ces lieux.

PAUL.

Le canon annonce leurs peines.

MARGUERITE.

Paul, prends donc pitié de ma peine.

PAUL.

Non, je vole à ces malheureux;
Que sur ces bords je la ramene.

(*Paul embrasse sa mere, leve les yeux au ciel qu'il paroît implorer, & se débarrassant de ceux qui l'entourent, il monte précipitamment sur le haut du rocher & se jette à la mer.*

La Scene suivante est toute pantomine.

[*L'orchestre seul occupe les spectateurs; & peint l'orage dans toute sa force; le tonnerre & les éclairs redoublent.*]

[*Madame la Tour est sans connoissance; Marguerite & le Pasteur sont près d'elle, occuppés à la secourir; l'Officier paroît, avec des troupes qu'il disperse sur le rivage, de maniere que la perspective de la mer soit toute en vue aux spectateurs; des matelots sont sur les rochers, d'où ils jettent des planches & des cordages à la mer Alors, on voit paroître dans l'éloignement, le vaisseau de M. de la Bourdonnais, Balotté par la tempête, sans mâts, sans voiles; Virginie est sur la poupe debout, en saisissant un morceau d'une main, & faisant signe de l'autre, à ceux qui sont sur le rivage; un negre est à ses genoux, qui paroît vouloir l'arracher de la poupe pour la sauver. La scène est tantôt brillamment éclairée par les éclairs, tantôt dans l'obscurité la plus affreuse; le tonnerre tombe sur le vaisseau, le brise, & Virginie est engloutie dans les flots.*]

CHŒUR.

O vains regrets, soins superflus!
La mort a terminé leur vie;
Pleurons, pleurons, ils ne sont plus;
Malheureux Paul! ah! pauvre Virginie!

MARGUERITE, *sortant de son accablement.*

Quels accens, quels tristes regrets;

CHŒUR.

Nous ne les reverrons jamais;
Malheureux Paul ! ah pauvre Virginie,

[*Le ciel s'éclaircit, le jour revient, une ritournelle gaie annonce l'arrivée de Paul & Zabi qui ramenent Virginie.*

LE PASTEUR.

Les voici, ils sont sauvés.

TOUS LES HABITANS, *avec le cris de joie.*

Ils sont sauvés.

(*Pendant le morceau d'une harmonie douce, qui doit durer assez de temps pour exécuter ce qui va suivre, Paul, Zabi, negres, Virginie, parroissent au bord du rivage, Paul prend Virginie dans ses bras, & l'apporte, avec l'aide de Zabi, sur le devant de la scène : elle est sans connoissance, il la tient pendant quelque temps sur son genou. Pendant le morceau de musique, Virginie revient peu à peu ; revenue à elle & appercevant Paul, elle veut l'embrasser, mais appercevant tous deux leurs meres, ils leurs sautent au cou.*

La voici, la voici, c'est ce bon noir & moi.

SCENE DERNIERE.

LA BOURDONNAIS, *accourant pâle, les cheveux en désordre.*

ELLE est sauvée, quel bonheur ! Dans le moment où je me suis jeté dans la chaloupe ; où j'attendois Virginie, un coup de vent m'a séparé d'elle. Non, malheureuse enfant, & vous tendre mere, vous ne vous quitterez jamais : je partirai seul pour la France, j'emploierai tout mon zele à vous servir, je persuaderai Madame de Saint-Phar de vous combler de ses bienfaits : si je n'y réussis pas, je suis riche & libre je me chargerai seul de votre bonheur. [*à Zabi.*] Et toi bon noir, toi qui aidas le brave jeune homme à sauver Virginie, voilà ma bourse, sois libre & meurs avec ces enfans..

CHŒUR.

Plus de peines, plus d'alarmes,
Que les plaisirs d'un plus beau jour,
Tendre amans, succedent aux larmes,
Et que vos cœurs soient unis par l'amour.

FIN.